

**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée  
**Band:** 7 (1886)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Expédition de M. W. Montagu Kerr, de Gouboulououayo au lac Nyassa  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-132847>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 11.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le lieutenant Bove est arrivé à Vivi; il compte rester dans le bas Congo jusqu'aux derniers jours d'avril; après cela il remontera avec sa caravane jusqu'à Léopoldville, où il laissera celle-ci pour se rendre par eau aux chutes de Stanley. A son retour il redescendra avec ses gens jusqu'à Vivi, et au mois d'octobre, si ses ressources le lui permettent, il explorera la région comprise entre le Congo et Mossamédès.

La convention conclue entre la France et le Portugal, pour la délimitation de leurs possessions respectives sur la côte occidentale d'Afrique, a été ratifiée.

Les dernières nouvelles de l'expédition du D<sup>r</sup> Lenz, données par les *Mittheilungen* de la Société de Géographie de Vienne, étaient datées de la station de l'Équateur. Jusque-là tout allait bien; la santé de tout le personnel était très bonne.

Le roi du Nupé, sur le haut Niger, a fait écrire à l'évêque Crowther : « l'eau-de-vie ruine notre pays et ses habitants. J'en ai interdit l'achat et la vente; je ferai piller la maison de quiconque en fera le trafic; celui qui sera trouvé en état d'ivresse sera mis à mort. Je demande que la reine d'Angleterre interdise l'importation de l'eau-de-vie dans notre pays ».

Deux missionnaires romains, les R. P. Zappa et Voit, ont remonté le Niger, sur un vapeur de la National African Company, jusqu'à Lokodja, d'où ils sont partis pour aller tenter l'établissement d'une mission à Bida, capitale du royaume de Nupé.

La convention conclue entre la France et l'Allemagne pour le règlement de leurs affaires coloniales sur la côte occidentale d'Afrique a été ratifiée.

La nouvelle station de la Société des missions de Paris à Kerbala sur le Sénégal est fondée. L'endroit est agréable à habiter, moins chaud que le bord du fleuve. Les habitants des villages environnants sont venus saluer M. le missionnaire Jacques; plusieurs d'entre eux se sont établis à Kerbala.

M. Ch. Soller, envoyé en mission au Maroc par les ministères français de l'instruction publique et du commerce, est parti pour se rendre d'abord aux Canaries, d'où il passera dans l'Oued Noun, puis dans l'Oued Sous, au sud de l'Atlas.

---

## EXPÉDITION DE M. W. MONTAGU KERR, DE GOUBOULOOUAYO AU LAC NYASSA <sup>1</sup>

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Londres, M. W. Montagu Kerr a fait un rapport sur son voyage de Capetown au lac Nyassa, qu'il a atteint après avoir exploré, au sud et

<sup>1</sup> Voy. la carte qui accompagne cette livraison. Les itinéraires indiqués par un trait brun, dans la partie laissée en blanc du carton à gauche de la carte, sont ceux de Livingstone, de Mauch, de Selous, de Paiva d'Andrada, et de quelques missionnaires romains.

au nord du Zambèze, des territoires que n'avaient encore traversés aucun Européen. Ne pouvant le suivre dans tout le cours de son voyage, vu le peu de place dont nous disposons, nous n'emprunterons à son récit que ce qui concerne l'exploration de la région la moins connue, celle qui s'étend entre Gouboulououayo et le lac Nyassa.

Il avait rencontré à Klerksdorp, dans le Transvaal, M. Selous, auquel la géographie doit déjà d'importantes données sur le cours moyen du Zambèze et de ses affluents, et avec lequel il gagna Shoshong et Tati, puis la résidence de Lobengula, roi des Ma-Tébélé. De là, M. Selous prit la direction de l'ouest pour aller chasser dans le bassin du Chobé<sup>1</sup>, tandis que M. Kerr, avec un petit chariot attelé de six bœufs, chargé de provisions, de fusils et de munitions, ainsi que d'étoffes et de perles, articles d'échange indispensables, tourna ses pas vers le N.-E. Il avait avec lui un Korana, un Ma-Kololo, un Ma-Kalaka, un Ma-Chona et un Bushman; il n'avait pu songer à s'adjoindre aucun Ma-Tébélé, parce que la seule présence, parmi ses gens, d'un homme de ce peuple toujours en guerre avec ses voisins aurait pu être fatale à son expédition.

Pendant vingt jours, ils cheminèrent parallèlement à la chaîne granitique qui forme la ligne de partage des eaux entre les affluents méridionaux du cours moyen du Zambèze et ceux de la rive gauche du Limpopo. Ils traversèrent un grand nombre des premiers, dans la région de leurs sources, et eurent souvent beaucoup de difficulté à les franchir, la saison des pluies, qui venait de finir, en ayant laissé les berges presque verticales. Le pays était d'ailleurs couvert de forêts et de prairies de hautes herbes, asile de grandes troupes d'antilopes, d'éléphants, de rhinocéros et d'autres espèces de gibier; toutefois ces animaux abondent encore davantage dans les districts situés à l'ouest de l'itinéraire de M. Kerr, où règne la tsétsé.

Arrivée sur la rive gauche de l'Hanyane, l'expédition en remonta la vallée jusqu'à la résidence de Chibéro, chef ma-chona, à 1400<sup>m</sup> au-dessus de la mer, dans un pays ouvert, bien arrosé, mais semé de rochers, derrière lesquels apparurent bientôt les indigènes, curieux de voir un homme blanc. M. Kerr n'était pas moins content de voir des natifs, car, pendant un mois, il n'en avait rencontré aucun. Ils le reçurent très amicalement, et tous cherchèrent à obtenir de lui des perles ou du calicot. Leur type diffère beaucoup de celui des Ma-Tébélé, dont ils ont grand'peur. Plus petits de taille que ces derniers, ils ont la peau plus

<sup>1</sup> Voy. III<sup>me</sup> année, p. 53-58, et la carte, p. 64.

foncée et ressemblent aux nègres : leurs cheveux sont frisés et crépus, et ils leur donnent toutes sortes de formes, les séparent au moyen d'un os pointu, et les attachent en petites touffes avec la fine écorce du mimosa. Ils s'oignent la tête de graisse de mouton ou d'un animal sauvage, et emploient quelquefois l'huile de la noix de terre, qui donne à leur chevelure un aspect luisant, et la fait ressembler à une grappe de ronces mûres. Les femmes se rasent la tête. Les armes des hommes sont l'arc et les flèches, la hache et l'assagaie ; chaque Ma-Chona porte d'ordinaire deux ou trois assagaies, de différentes grandeurs, mais plus grandes que celles des Zoulous, et ayant le fer plus large. Poursuivis et maltraités par les Ma-Tébélé, ils se sont retranchés dans les montagnes : leurs villes occupent les positions les plus inaccessibles des formations volcaniques qui caractérisent leur pays. Leurs huttes sont de construction très primitive, couvertes d'une herbe grossière, et bâties sur la cime de rochers isolés ; on ne peut y entrer ni en sortir qu'au moyen d'une perche, ou en faisant des détours à travers les rochers qui les entourent. Leur bétail est de très petite taille ; dès que vient le soir, on fait entrer dans la ville toutes les bêtes, qui, légèrement nourries, escaladent les sentiers rocheux et étroits avec une facilité et une confiance étonnantes, et, avant que le soleil soit couché, la porte est barricadée au moyen de troncs d'arbres.

M. Kerr laissa son chariot à Ounyamouenda, près de l'Hanyane, pour continuer sa route vers le Zambèze, avec une trentaine de porteurs chargés d'une provision suffisante d'étoffes et de perles. Le premier soir, du haut d'un énorme bloc de granit, il eut le spectacle de l'incendie des prairies, immense mer de feu et de fumée, avec le pétilllement et les crépitations des flammes chassées par un violent ouragan. Le lendemain matin, le nombre de ses porteurs se trouvant déjà réduit par des désertions, il engagea une troupe de Ma-Chona, et descendit dans la plaine tout imprégnée de l'odeur du brûlé et couverte d'une épaisse fumée.

Remontant vers le nord, perpendiculairement au Zambèze, il atteignit bientôt la ville de Mchésa, chef ma-chona, grand forgeron, qui, avec des instruments très primitifs, fabrique quantité d'assagaies. De là, il eut à traverser un pays montagneux où sont les sources de la Rouia, qui porte ses eaux, à l'est, à l'Amazoe, tributaire du Zambèze inférieur ; l'élan, le zèbre, l'antilope en peuplent les marais et les forêts luxuriantes. Puis, s'élevant sur le versant oriental des monts Oumvoukoué qui atteignent 1600<sup>m</sup>, il franchit dans son cours supérieur l'Oumzengezi, un des plus grands affluents du Zambèze moyen.

Passant ensuite la chaîne susmentionnée, à 1400<sup>m</sup>, il vint camper près de la ville de Chouzou, grand chef ma-korikori, qui fut vexé de n'avoir pas été prévenu de l'arrivée de l'homme blanc sur son territoire. Il vint faire visite au campement de M. Kerr, qu'il prit pour un Portugais; mais il ne voulut pas entrer en conversation avec lui, et, s'éloignant bien vite, il laissa ses guerriers, assis en rang autour du camp. L'aspect menaçant de ces hommes fit peur aux gens de l'expédition, qui, craignant d'être tous massacrés, reprirent leurs charges pendant la nuit et s'éloignèrent en suivant le chemin par lequel ils étaient venus; au lever du soleil ils atteignaient le sommet des monts Oumvoukoué. Ce qui caractérise ces montagnes, c'est la forme conique de leurs cimes dénudées, et les nombreux blocs de granit, d'une grosseur énorme, qui sont empilés les uns sur les autres. Reprenant ensuite leur première direction vers le nord-est, les explorateurs traversèrent un pays riche en fer, en cuivre et aussi en or; du moins les indigènes exploitent les dépôts d'alluvion des rivières; ils en extraient de l'or qu'ils lavent dans de petites auges de bois, et le mettent ensuite dans de gros tuyaux de plumes pour le transporter à de grandes distances, afin de l'échanger contre des objets de parure ou contre des étoffes. M. Kerr reçut un bon accueil du chef Chibaboura, et obtint de lui une troupe de Ma-Korikori comme porteurs.

Le genre de vie de cette peuplade est tout à fait primitif. Comme signe distinctif de leur tribu, ils se tatouent le visage et le corps. Ils se font de petites cicatrices horizontales à travers le front, puis une ligne descend jusqu'à la racine du nez, d'autres lignes entourent les tempes, enfin différents dessins couvrent tout le corps. Ils fabriquent des objets de poterie très ordinaire, puis des auges et des plats en bois sculpté; ils font des filets pour prendre le gibier, et des couvertures avec l'aubier du mimosa. Les femmes se percent la lèvre supérieure et y introduisent un anneau de fil d'étain, orné parfois de quelques perles; autour de leur cou pendent quantité de charmes d'ivoire, de bois, ou des griffes d'animaux sauvages. Les hommes ont des fusils à pierre, décorés avec beaucoup d'art au moyen de clous en cuivre et de fil du même métal. Les Ma-Korikori portent des bracelets de fil de cuivre tressé, dont le travail est très ingénieux, ainsi que des anneaux aux chevilles, et des colliers avec un petit couteau ou une tabatière ornée de pierres prises dans le lit du Zambèze. Les guerriers exécutent avec leurs fusils des danses et diverses manœuvres, sautent en l'air, tirent, font des rondes gracieuses, tout en visant avec leurs armes les quatre points de l'horizon. Au lieu

de serrer la main à un étranger pour le saluer, il battent des mains, ce qui est aussi un signe de remerciement. Leurs instruments de fer sont fabriqués sur une enclume très grossière; néanmoins leurs bêches sont fort estimées par les indigènes de la vallée du Zambèze. Ils passent leur temps à garder leur bétail et à pourvoir à leurs besoins de tous les jours; on ne voit chez eux ni chevaux, ni ânes. Leurs espérances et leurs craintes se concentrent sur leurs récoltes et sur la possibilité d'attaques; ils ne semblent pas avoir l'idée de la divinité ni celle d'une existence après la mort. Il y a un sentiment musical marqué dans leurs chants étranges, qu'ils ne se lassent pas d'exécuter, avec accompagnement d'un instrument en bois mince accordé au moyen de clefs en fer; on remarque aussi un certain rythme dans leurs discours lentement débités.

De là, M. Kerr continua sa route vers le N.-E., à travers un pays marécageux, d'un sol noir foncé, coupé de petites rivières, dont les bords sont couverts de forêts. Une des villes par lesquelles il passa, Zingabila, est dominée par de grands rochers de basalte de plus de 100<sup>m</sup> de hauteur. Les habitants, qui n'avaient jamais vu de blancs, se rassemblèrent en foule pour le considérer. Au delà, il traversa la chaîne des monts Makomoué, à une altitude de 1000<sup>m</sup>, d'où il aperçut dans le lointain le vaste bassin du Zambèze.

Sortant du territoire des Ma-Korikori, il arriva à la ville de Chibinga, dont la porte était ornée, à droite et à gauche, de squelettes humains. Quoique l'accueil qu'il y reçut eût été assez froid, il dut y faire un séjour prolongé, pendant lequel il explora les environs, particulièrement la vallée de l'Oukoumboura, tributaire de l'Oumzengezi. Le sable de presque toutes les rivières de cette région renferme de l'or; les montagnes aussi contiennent des veines de quartz aurifère, que lavent les eaux dans la saison des pluies.

Ici, les trois indigènes korana, ma-chona et ma-kololo qui, jusque-là avaient accompagné fidèlement le voyageur, lui déclarèrent qu'ils avaient été assez longtemps séparés de leurs femmes, qu'ils étaient fatigués et qu'ils voulaient retourner chez eux avant la saison des pluies.

Les natifs de Chibinga appartiennent à la tribu des Mtandé. Ils possèdent beaucoup d'esclaves achetés à Senga, ville de la rive septentrionale du Zambèze. Les femmes de Senga se distinguent facilement des autres par le *jaja*, anneau d'ivoire ou de bois qu'elles portent à la lèvre supérieure et qui fait avancer celle-ci d'une manière excessive.

Chaque année, l'anneau augmente de grosseur, en sorte que la lèvre supérieure peut se développer jusqu'à avancer au moins de deux pouces et demi. Elles cultivent à la bêche de petits champs de millet, de maïs, de pommes de terre douces et de tomates; le riz est très rare. Le coton, qui est indigène, est filé à la main et tissé d'une manière très primitive, en couvertures grossières mais très fortes. Les femmes préparent les aliments, les hommes chassent le gibier et construisent les huttes.

Toute cette région, située à 400<sup>m</sup> au-dessus de la mer, est couverte d'une immense forêt qui s'étend du pied des monts Makomoué au Zambèze; la végétation est luxuriante; les acacias, les aloès, les lianes épineuses, les gigantesques baobabs abondent. De grands roseaux à feuilles pointues comme des aiguilles croissent sur les bords des rivières où sont marqués les pas de rhinocéros, de lions, ou d'autres fauves qui viennent s'y désaltérer. M. Kerr y a vu aussi, mais en petit nombre, des traces d'éléphants. La présence de la tsétsé explique l'absence du gros bétail. Les femmes indigènes font sécher quantité de ces mouches, les réduisent en poudre, ainsi que l'écorce d'une racine, et donnent le tout, mélangé d'eau, aux jeunes chèvres, moutons et chiens, dont elles n'ont qu'un petit nombre. L'élève de la volaille semble réussir.

Les hommes de M. Kerr paraissaient ivres de joie à l'idée de retourner chez eux. La ville fut en grande fête; la bière indigène coula à flots. « La grande place, » dit-il, « au centre de la ville, fourmillait d'êtres humains noirs comme l'ébène; des voix criardes déchiraient les airs; les femmes dansaient et chantaient, marquant la mesure en frappant le sol de leurs deux pieds, et se suivant à la file dans leurs danses sinueuses. Pendant trois jours et trois nuits, les tambours ne cessèrent pas de se faire entendre. De jour, lorsque le soleil était au zénith, dardant ses rayons de feu sur la foule en liesse, la graisse qui ruisselait sur les boucles luisantes de toutes ces têtes laineuses et courait sur tous ces corps, semblait exciter leurs mouvements, car les hommes rivalisaient de contorsions sauvages. Les montagnards venus avec moi étaient, sans contredit, les meilleurs danseurs. Il n'y avait pour moi aucun repos pendant la journée, car je devais chasser pour avoir de la viande, que je faisais griller dans la petite hutte qui m'avait été assignée comme demeure; il s'en dégagéait des émanations insupportables; les rats y prenaient leurs ébats, passant avec leurs pieds froids sur mon visage, ce qui me rendait les nuits intolérables. »

La fête passée, les compagnons de voyage de M. Kerr le quittèrent,

et lui reprit sa marche vers l'est, avec une troupe nouvelle de porteurs, à travers un pays où se rencontraient des traces de toutes sortes d'animaux sauvages. De grandes troupes de babouins jouaient en grim pant dans les grands arbres de la forêt. Il longea, sur un assez long parcours, la ligne de partage des eaux entre les rivières qui courent au nord, vers le Zambèze, et les tributaires de l'Amazoe, affluent de son cours inférieur. Sur sa route, il passa par un grand nombre de villages habités par différentes tribus du Zambèze. Elles changent constamment de demeure, émigrent de lieu en lieu, en quête d'emplacements plus riches, parce que le sol est pauvre et s'épuise vite. Aussi les villages ont-ils une misérable apparence, et leurs habitants paraissent-ils très indolents. Les maladies de la peau sont fréquentes et dégoûtantes.

A mesure que l'explorateur avançait, ses articles d'échange diminuaient, ainsi que ses munitions, qu'il devait vendre pour avoir des vivres, le gibier devenant rare. Ses chaussures usées avaient dû être remplacées par d'autres de sa fabrication, faites de peau de zèbre. Enfin, il arriva heureusement en vue du Zambèze et de Tété, où le gouverneur, Joaquin Vieira Braga, le reçut de la manière la plus courtoise. Il lui fournit de précieuses indications sur la région entre le Zambèze et le lac Nyassa, où il nous reste encore à le suivre.

Pourvu d'une troupe toute fraîche de porteurs, dans laquelle se trouvaient un certain nombre de Landin, d'origine zouloue, qui avaient apporté de l'ivoire à Tété, et un ancien esclave, en qualité d'interprète, M. Kerr traversa le Zambèze, en face de Tété, pour se diriger vers le nord, après avoir passé la Revouquoué, un des principaux affluents de gauche du Zambèze. De grandes troupes de zèbres passaient sur sa route, lui offrant d'abondantes provisions de viande pour sa caravane. A l'ouest de son itinéraire, sur les bords de la Revouquoué, habitent les Ma-Kanga, gouvernés par un roi défiant et despote, que les Portugais, en prévision de son avènement au pouvoir, avaient capturé dans son enfance. Après lui avoir fourni quelque instruction et l'avoir baptisé, ils lui avaient donné le nom de Cipriano Gaetano Pereira. Mais ses instincts sauvages avaient de profondes racines; revenu dans son pays, il fut reconnu comme roi sous le nom de Kankouné ou Sakakaka. Son inhumanité se manifesta dans sa prédilection pour les sacrifices humains et dans le plaisir qu'il prit à répandre le sang. Chaque année il fait périr un grand nombre de ses sujets; dans une certaine occasion il jeta sa femme favorite en pâture aux crocodiles. Chef de plusieurs milliers de guerriers armés de fusils à pierre, d'assagaies, de haches,

d'arcs, de flèches et de boucliers, il entreprend des guerres de rapines et de carnage.

Longeant le versant occidental de la chaîne de montagnes qui ferme à l'est le bassin du Zambèze, et que les Landin appellent les monts Makourougoué, l'expédition traversa, dans leur cours supérieur, tous les affluents de la rive gauche de la Revoukoué. C'était aussi l'époque de l'incendie des prairies; tout le pays était enveloppé de fumée, et ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'on pouvait se garantir contre les flammes qui s'élevaient vers le ciel en pétillant et serpentant autour des troncs des arbres. Le plus haut point atteint par l'expédition, dans cette partie de son itinéraire, est à 1600<sup>m</sup>, sur le versant oriental des monts Jandani, d'où l'on aperçoit, au sud et à l'est, quantité de sommets de montagnes. Le pays est très bien arrosé, grâce à ces sommités, qui reçoivent les pluies apportées par les nuages que les vents dominants amènent de l'océan Indien. Au delà de la Roumbouni et de la Vilangé, affluent de la Revoukoué, on entre sur le territoire des Angoni, à l'approche duquel les Landin et les porteurs de Tété abandonnèrent M. Kerr, qui se trouva ainsi dans une situation des plus difficiles. Il engagea six Angoni, en leur donnant des perles et des étoffes, mais sans pouvoir leur parler autrement que par signes. Près des sources de la Revoukoué, ils trouvèrent des étangs remplis d'hippopotames, tandis que les crocodiles se chauffaient sur le sable de leurs bords. Enfin ils atteignirent la ville de Chikousé, souverain des Angoni, qui s'avança avec une suite nombreuse pour voir l'explorateur, auquel, d'ailleurs, il n'adressa pas la parole; la pauvre apparence de celui-ci n'excita que ses moqueries et ses rires, immédiatement imités par tous ses courtisans. Chikousé est jeune, mais d'une corpulence énorme, avec le teint légèrement rouge brun, et une tenue plutôt insouciant; mais il est de sa nature très observateur, amateur de bagatelles, et très pénétré de son importance.

M. Kerr fut conduit dans une hutte très petite, où il passa plusieurs jours sans savoir ce que le lendemain lui apporterait. Chaque soir, une sœur du roi venait s'établir auprès de lui, ne manquant jamais d'apporter de la bière indigène, répétant constamment et respectueusement le nom de Chikousé, secouant la tête avec de profonds soupirs, sans que le voyageur put comprendre un mot à ses discours interminables. Lui, pour se donner une contenance, continuait à étudier sa carte à la lumière des tisons d'un petit feu de racines. Soudain apparut, un soir, un Portugais nommé Da Costa, chasseur d'éléphants qui, au retour d'une

chasse, ayant appris l'arrivée d'un Européen, vint le trouver et fit tout son possible pour dissiper les doutes que le roi avait conçus au sujet du nouvel arrivant. On l'accusait d'être un espion; sa présence était considérée comme un mauvais présage; on prétendait que ce n'était pas un homme, que la race de laquelle il provenait n'avait ni feu ni lieu, mais qu'elle était errante et vagabonde sur la face de la terre. Au bout de quelques jours, le roi le fit appeler. Il se présenta devant le souverain entouré de courtisans et d'esclaves, dans une hutte circulaire dont les murs et le toit étaient faits de bambous couverts d'herbe grossière, tandis que le parquet noir et poli était de terre battue. Le tyran, dans les mains duquel reposait le sort de milliers de personnes, était assis sur une natte de roseaux tressés, vêtu d'une chemise de calicot bleu, présent de M. Da Costa. A la main droite, il tenait une petite gourde de bière indigène, que des femmes esclaves remplissaient dès qu'elle était vide; en face de lui était assise sa mère, âgée et très grasse, dont il avait fait mourir six adorateurs; le septième, jeune homme d'une belle figure, auquel elle prodiguait les perles et le calicot, était chaque jour en danger de voir ses jours abrégés par le caprice du despote.

Le pouvoir de celui-ci est absolu. Les chefs auxquels l'administration des villages est confiée donnent à leurs cheveux la forme d'un bonnet, taillé en rond et garni d'un anneau fait de la cire déposée sur l'écorce des arbres par un petit insecte. C'est le roi qui donne aux chefs l'anneau, signe de distinction qui leur confère une haute position sociale aux yeux du peuple. Le roi ne le porte pas; il s'oingt la tête d'huile de noix et porte une petite vessie sur le sommet de la tête.

Quoique le sol soit pauvre, une humidité abondante assure de bonnes récoltes. On cultive un tabac de bonne qualité, dont usent les natifs, priseurs acharnés. De petites vaches à bosse et des chèvres paissent sur les rives herbeuses des rivières.

Les Angoni sont, dit-on, d'origine zouloue, quoique, en réalité, ils soient un peuple très mélangé, car lorsque les Landin, Zoulous venus du sud, conquièrent le pays, il était occupé par les Chopetta, qui devinrent les esclaves de l'armée victorieuse. Ensuite des mariages contractés entre les deux populations, la langue des Landin s'est corrompue. Quand les Landin entrent dans une hutte, ou qu'ils sortent de votre présence, ils vous saluent par les mots : *Sikomo Bambo*, qu'ils emploient en toute occasion, tandis que les Chopetta se servaient du mot *Ekko*. Ils employaient aussi, pour saluer, le mot *Tekuone*, qui signifie *je vous vois*, et correspond au *Sagou bona* des Zoulous.

Les Angoni détestent les Ma-Kanga, dont le nom ne doit jamais être prononcé chez eux qu'à voix basse. Ils ne défigurent pas leur visage comme le font les tribus des pays plus au sud. Ils se nourrissent surtout de farine de maïs; mais lorsqu'ils ont de la bière en abondance, ils peuvent passer des jours entiers sans toucher à aucun mets solide; dans les blocs de rochers semés sur le flanc des montagnes, vit une petite espèce de rats, auxquels les petits garçons font la chasse avec des bâtons et qui sont estimés comme un mets délicat.

Les Angoni sont essentiellement un peuple voleur d'esclaves; ils fondent comme un ouragan sur les tribus voisines, des Ajaoua et des Ma-Nganja, dans la vallée du Chiré, ravagent les villages, pillent les jardins, et emmènent en triomphe des jeunes hommes, des femmes, des enfants, pour les vendre sur les marchés d'esclaves de leur pays, qui est un des principaux centres de la traite en Afrique. Leurs jeunes guerriers se plaisent à montrer leur agilité; ils bondissent en courant, prennent des attitudes belliqueuses, sautent en frappant de leurs pieds leurs boucliers avant de retomber sur le sol. Les femmes se rasent la tête, mais, dans le deuil et le chagrin, elles laissent croître leur chevelure; soit chez les hommes, soit chez les femmes, la malpropreté est d'autant plus grande que le deuil est plus profond.

A la mort d'un chef, ses femmes deviennent la propriété de son successeur, qui garde celles qu'il préfère et donne les autres à ses amis. Les femmes et les hommes se parent de bracelets et d'anneaux de cuir, ornés de fil de métal, qui ressortent avantageusement sur la couleur foncée de la peau. Les actes de cruauté de la part du roi sont chose commune; un des hommes de M. Kerr eut une oreille coupée et un œil arraché. D'autres horreurs indescriptibles sont commises sur des hommes et sur des femmes, selon le bon plaisir du souverain. En se promenant un matin avec M. Da Costa, M. Kerr fut témoin des préparatifs d'une exécution; bientôt apparut une foule bigarrée qui poussa rudement devant elle une victime jusqu'à une petite distance de la ville; là, le malheureux fut frappé d'un coup d'assagaie pendant qu'il se débattait; sur quoi une multitude de garçons de toute taille et de tout âge brandissant leurs massues, se précipita sur lui, chacun d'eux voulant avoir un morceau du cadavre; les restes en furent abandonnés aux hyènes.

De Chikousé, M. Kerr continua sa route vers le N.-N.-E., à travers une vaste plaine sans arbres, semées de débris de ces roches primitives ignées qui décorent les sommets de montagnes, surgissant de distance

en distance du plateau, et formant un des principaux traits géologiques de l'Afrique équatoriale. De grandes troupes de grues s'ébattaient sur les bords des rivières. Dans chaque village on voit, sous le joug, des esclaves destinés à être conduits aux marchés de la côte orientale, où les attendent les agents de Zanzibar, dont quelques-uns sont constamment dans ce district. Là, les esclaves peuvent gémir pendant des mois sans que le joug soit ôté de dessus leur cou. Quand la caravane est prête à partir, on les attache deux à deux, puis, leur charge sur la tête, ils se mettent en route vers l'est, pour ne jamais revoir les lieux où ils ont passé leur enfance. M. Kerr a vu partir pour la côte une de ces caravanes qui comptait 350 têtes.

Enfin il atteignit la station abandonnée de Livingstonia, au sud du lac Nyassa, où il s'établit dans la maison habitée naguère par un missionnaire. Ses porteurs angoni ayant déserté, il passa seize jours seul, sans autre compagnie que celle de nombreux singes et d'aigles pêcheurs. Ce fut là que le rencontra le lieutenant Victor Giraud qui, ayant dû renoncer à son exploration du lac Bangouéolo et du cours supérieur du Congo, revenait à la côte par le lac Nyassa, et qui le prit dans son bateau pour lui faire descendre le Chiré et le ramener à Quilimane.

En terminant son rapport, M. Kerr a fait remarquer que les régions qu'il a traversées se dessèchent d'année en année. Des chasseurs qui avaient campé près des rivières traversées par lui à des intervalles de plusieurs années, se souvenaient d'avoir vu, même dans les années sèches, l'eau couler dans le lit de nombreux tributaires du Zambèze, où, maintenant, il faut creuser des puits dans le sable. Quant au lac Nyassa, le niveau en est aujourd'hui de plusieurs pieds plus bas que lorsque Livingstone le découvrit en 1859. Le Chiré, et le lac Pamalomboué formé par ce dernier, ont chaque année moins d'eau, comme l'ont constaté les hommes de l'équipage du petit vapeur qui fournit aux missionnaires anglais les provisions dont ils ont besoin.

Quoique les porteurs que M. Kerr avait eu à son service eussent déserté plusieurs fois, il a tenu à relever le fait que, dans toute son expédition, de Capetown au lac Nyassa, on ne lui a pas dérobé une perle ni un mètre de calicot; et cependant ses marchandises avaient été pendant des mois complètement à la merci des indigènes; aussi estime-t-il que la bonté, la fermeté et la justice, jointes à la véracité, sont les meilleurs gages de succès dans des explorations comme la sienne.

---